

## **Introduction**

### **De la sémantique et de ses interfaces**

---

**Alain RABATEL**

Université Lyon 1, ICAR, UMR CNRS 5191

**Alice FERRARA-LÉTURGIE**

et **Arnaud LÉTURGIE**

Université de Cergy-Pontoise, LDI, UMR CNRS 7187

---

Conformément à ses missions, qui ont notamment pour but de favoriser les contacts entre les différents domaines de recherche ou d'application des sciences du langage et entre les chercheurs qui relèvent de cette discipline, en France et dans d'autres pays, l'Association des Sciences du Langage organise tous les deux ans un colloque. Dans un passé récent, l'ASL s'était penchée sur les relations des SDL avec d'autres disciplines ou des problématiques sociales : *Sciences du langage et sciences de l'homme* (2005), *Sciences du langage et demandes sociales* (2007), *Sciences du langage et nouvelles technologies* (2009), *Sciences du langage en Europe* (2011). Sans abandonner ce principe, l'ASL a décidé qu'un colloque sur deux serait l'occasion de revenir sur une interrogation lancée lors du colloque de 2003 – *Mais que font les linguistes ? Les sciences du langage vingt ans après* – en proposant des focales sur de grands domaines de recherche internes au champ. Le colloque 2013 de l'ASL, *La Sémantique et ses interfaces*, qui s'est tenu le 30 novembre 2013 à l'Institut du Monde Anglophone de Paris 3 et dont nous sommes heureux de publier les Actes, répond à cette demande.

L'ASL ne veut se substituer ni à la Société de Linguistique de Paris, ni à ConSciLa, ni aux réseaux spécialisés et institutionnalisés qui organisent périodiquement des travaux pointus et sectoriels en SDL.

De par ses statuts, l'ASL doit organiser des colloques susceptibles de recueillir l'intérêt du plus grand nombre, mais elle peut « également organiser des rencontres sur des thèmes

définis ». Malgré ces grands principes relativement clairs, la tâche est complexe, car il faut trouver des perspectives fédératives, en écartant les entrées trop pointues comme les généralités trop larges. C'est là un défi que nous avons tenté de relever :

- en interrogeant des domaines de recherche substantiels ;
- en considérant que le choix de s'intéresser à tel domaine ne signifie en rien un désintérêt pour les autres – et que, donc, d'autres colloques de l'ASL porteront sur d'autres thématiques et problématiques transversales ;
- en investiguant un domaine de recherche tout en ayant le souci d'interroger les liens, les apports réciproques entre ce domaine particulier et d'autres domaines des SDL ;
- en faisant vivre une conviction qui s'origine dans les remarques de Saussure comme dans les valeurs de l'ASL, selon laquelle toutes les recherches et tous les cadres théoriques sont légitimes pour rendre compte de la complexité du langage et des langues.

### **Le mot *sémantique* dans les usages savants ou profanes**

Cela étant posé, le choix de la *sémantique* pouvait (et peut encore !) se discuter : ce domaine des sciences du langage n'a pas toujours bonne presse (nous employons l'expression à dessein, comme on va le voir), notamment dans l'opinion. C'est ce que montrent, dans un article récent, Anne Le Draoulec, Marie-Paule Péry-Woodley et Josette Rebeyrolle<sup>1</sup> : elles partent d'un sentiment linguistique largement partagé et montrent que l'emploi de *sémantique* (adjectif et nom) par les locuteurs dans les médias classiques (presse écrite, radio, télévision) ou participatifs (blogs, forums) met en avant une représentation restreinte et dépréciative. Leurs observations, sur la base des « corpus Presse » et de la ressource frWaC, qui regroupe l'ensemble des pages Web en français, objectivent deux usages des locuteurs, que les auteures résument par les expressions de « *sémantique bla-bla* » d'une part, de « *sémantique escroquerie* » de l'autre, comme si l'usage du mot

1. Anne Le Draoulec, Marie-Paule Péry-Woodley et Josette Rebeyrolle, « Glissements progressifs de *sémantique* », dans Michelle Lecolle (éd.), *Métalangage et expression du sentiment linguistique « profane »*, *Le Discours et la langue*, n° 6-1, 2014, p. 109-126.

*sémantique* venait le plus souvent souligner des emplois réducteurs de la sémantique au lexique (exemple 1) et, surtout, comme si les mots étaient utilisés pour tromper (exemple 2) :

- (1) J'aime bien la sémantique « le mariage pour tous » au lieu de dire le mariage homosexuel. A-t-on peur des mots (Site du journal *Le Parisien*, 08.11.2012) (Le Draoulec *et alii* 2014 : 113)
- (2) L'égalité au sein de l'entreprise est un vain mot, « la liberté de travailler » une belle arnaque sémantique puisque seuls les patron.nes ont le loisir de décider de la naissance d'un contrat, de sa gestion, de sa fin, du volume horaire (Site de la Confédération Nationale du Travail, 30.04.2011) (*ibid.* : 116)

Les auteures remarquent que ces deux usages cumulés donnent naissance à un troisième, qu'elles nomment la « sémantique bataille » (exemple 3) :

- (3) À l'origine de la bonne humeur croate, et de l'amertume serbe, une bataille sémantique : la Forpronu devient l'Onurc : l'« Opération des Nations unies pour le rétablissement de la confiance en Croatie ». Zagreb exigeait que le mot « Croatie » apparaisse dans la nouvelle dénomination, tandis que les sécessionnistes serbes ne pouvaient tolérer cette reconnaissance d'un pays qu'ils souhaitent diviser. La situation ne sera guère modifiée sur le terrain. (Site du journal *Le Monde*, 08.12.1995) (*ibid.*)

Ici, la référence à *sémantique* vise le discours de l'autre, présenté dans sa dimension fallacieuse et conflictuelle. Ce troisième cas de figure est corroboré par la nature des noms recteurs auxquels sont associés les adjectifs *sémantiques*, *bataille*, *querelle*, *guerre*, etc.

Cette hypothèse est ensuite testée plus systématiquement en comparant les termes recteurs dans les deux corpus précédents avec 25 articles du Congrès mondial de linguistique française 2008. Dans ce corpus de 169 000 mots, les termes recteurs sont les suivants, selon un classement par ordre de fréquence décroissante des formes lemmatisées : « *représentation, changement, structure, contenu, dimension, relation, unité, évolution, étiquette, dérivation, cohérence, analyse*<sup>2</sup>, *variation, valeur, trait* » (*ibid.* : 122). La comparaison avec le classement basé sur le corpus « Voisins de Le Monde » (base distributionnelle cons-

2. Le mot *analyse* est le seul qui soit présent dans les deux corpus.

truite automatiquement à partir de l'ensemble des articles du quotidien *Le Monde* entre 1990 et 2000, soit 200 millions de mots) est éloquente : « *glissement, querelle, subtilité, analyse*<sup>3</sup>, *débat, nuance, confusion, problème, dérive, jeu, distinction, question, mise au point, ambiguïté, précaution* ».

Il faut sans aucun doute considérer avec prudence ces résultats, leur valeur contrastive n'est qu'indicative, tant les corpus sont peu comparables dans leur volume ; mais les relevés présentent malgré tout des indications intéressantes. En premier lieu, ces données objectivent le fait que les usages savants (ou techniques) portent essentiellement sur la question d'empan de l'unité sémantique relativement au mot, à ses composants, à ses significations, à ses relations ; sur des questions de structure (*structure, dimension, relation, unité, étiquette, dérivation, cohérence, trait, valeur*) ; de changement diachronique ou de variation synchronique (*changement, évolution, dérivation, variation*) ; de fonction (*représentation, structure*). Dans tous les cas, la sémantique renvoie à des notions techniques, lesquelles n'excluent pas par principe les débats qui ont jalonné l'histoire de la discipline. En second lieu, ces résultats relativisent l'opposition trop schématique entre le métalangage intuitif des profanes et celui plus technique des linguistes, dans la mesure où, par delà la première opposition des usages (profanes vs techniques), émerge une distinction entre usage profane dépréciatif vs usage profane non dépréciatif, selon le nom recteur et les situations. En ce sens, la méfiance des usages profanes dépréciatifs envers la sémantique s'explique par des situations conflictuelles, avec une grande implication subjective des participants, qui encourage fortement la créativité lexicale dont témoigne l'inventivité lexicale du mot recteur<sup>4</sup>. Si les emplois profanes doivent être interprétés avec précaution, il en va de même pour les emplois savants, et on ne conclura pas que les discours des linguistes traitant de linguistique ne relèvent pas (ou plus...) de situations conflictuelles. Il est vrai que les usages académiques actuels sont moins conflictuels qu'il y a quelques décennies, que les chercheurs discutent souvent avec ceux qui partagent les mêmes options et travaillent plutôt à

3. V. note précédente.

4. La prise en compte de la situation ouvrant ainsi la voie à une analyse argumentative sur de nouveaux corpus interactionnels ou conversationnels que les auteurs appellent de leurs vœux.

creuser leur sillon sans toujours discuter les choix des autres, les auteurs préférant renvoyer aux auteurs qui confirment leurs analyses que discuter celles des autres...

Cela dit, l'absence de termes faisant référence à des fonctions sémantiques de nature argumentative ou pragmatique (au sens large du terme) suffit-elle pour affirmer que les réflexions sur les enjeux argumentatifs et interprétatifs de la sémantique seraient absentes des travaux des linguistes ? La réponse est non, si l'on prend en compte les spécificités de l'expression des désaccords dans les discours savants académiques. Pour étayer le propos, nous avons aussi listé les termes recteurs de l'adjectif sémantique dans l'ensemble des contributions de ce volume, en suivant l'ordre décroissant de fréquences<sup>5</sup>. Ce n'est sans doute pas un hasard, le terme *analyse* domine de loin l'ensemble et est commun avec les deux listes précédentes, avec 16 occurrences, suivi de *type* (13 occ.) et de *classe*, *dimension*, *représentation* (8 occ.). On retrouve nombre de termes recteurs communs dans les listes des travaux scientifiques (*dimension*, *représentation*, *valeur*, *unité*, *contenu*, *trait*, *relation*, *dérivation*, *étiquette*, *structure*) et quasiment aucun terme commun avec la liste des termes recteurs dans les médias (sinon, outre *analyse*, *distinction*). Cette nouvelle liste confirme l'importance des « analyses » portant sur les unités, leurs structures (*dérivation*, *écart*, *facette*, *paramètre*, *opérateur*), leurs évolutions (*association*, *composition*, *dérivation*), le caractère stratégique de la visée typologique, classificatoire (voir les occurrences les plus fréquentes ci-dessus, ou encore *cartographie*, *fond de carte*, *réseau*), la multiplicité des entrées méthodologiques ou des observables liés à telle ou telle préoccupation (*métalangue*, *actant*, *présupposition*, *théorie*, *description*, *univers*), les interfaces avec des domaines connexes (*prosodie*, *interaction*, *web*),

5. Soient les occurrences, classées par ordre décroissant : « *analyse*, *type*, *classe*, *dimension*, *représentation*, *carte*, *cartographie*, *composante*, *valeur*, *définition*, *primitif*, *unité*, *critère*, *niveau*, *relation*, *rôle*, *champ*, *contenu*, *différence*, *forme*, *interprétation*, *métalangage*, *nature*, *plan*, *point de vue*, *trait*, *actant*, *approche*, *description*, *espace*, *fait*, *fonction*, *fond de carte*, *interface*, *investigation*, *ordre*, *présupposition*, *proximité*, *relation de sens*, *structure*, *théorie*, *acception*, *arbre*, *association*, *classification*, *composition*, *construction*, *dérivation*, *distinction*, *écart*, *entrée*, *étiquette*, *expansion*, *explicitation*, *fondement*, *frontière*, *identité*, *information*, *interaction*, *opérateur*, *paramètre*, *partie*, *phénomène*, *propriété*, *prosodie*, *questionnement*, *recherche*, *réseau*, *structuration*, *structure conceptuelle*, *sujet*, *thème*, *travaux*, *type fonctionnel*, *typologie*, *univers*, *web* ».

etc. Bref, la sémantique y apparaît comme un vaste ensemble où se confrontent des théories, les angles d'analyse, les observables. En sorte que, par delà les conflits de la vie ordinaire, les travaux des spécialistes témoignent de la difficulté d'avoir prise sur les énoncés et discours, sur les siens ou ceux des autres, difficulté qui n'est pas moindre que dans les conflits de la vie quotidienne (même si elle n'est pas de même nature), que cette prise ait lieu dans une intention agonique, dans une intention de dialogue bien intentionné envers l'autre ou encore dans une visée scientifique qui n'exclut ni les points d'accord ni les controverses.

### **Un domaine linguistique en débat**

En intitulant l'introduction des actes du colloque *De la sémantique et de ses interfaces*, nous avons bien conscience que cet emploi de la préposition *de* est linguistiquement et culturellement connoté, étant donné la prégnance de l'allusion aux titres influencés par les usages du latin, tant pour les ouvrages (*De oratore*, *De l'excellence de la langue française*, *De l'esprit des Lois*) que pour des chapitres d'ouvrages (« De l'oisiveté », dans *Les Essais*). Nous nous autorisons de la position de surplomb énonciatif pour rappeler l'esprit de ce colloque, qui vise à faire dialoguer les points de vue théoriques, sur un sujet complexe, en débat, à propos duquel on ne peut guère que proposer des analyses *sur*, des théorisations *à propos*, et, pour tout dire, proposer des *essais*, non seulement parce que la sémantique est en soi un univers multiforme, mais aussi parce que la question des rapports de la sémantique aux autres composantes des langues démultiplie les niveaux de complexité.

Nous ne souhaitons cependant forcer le sens du mot au-delà du sentiment intuitif : le genre de l'essai porte sur des questions abstraites ou sociales jugées importantes, à propos desquelles l'auteur, qui signe en nom propre, apporte une contribution toute personnelle, originale. Un tel titre n'avait aucun sens pour des actes de colloque, nous avons donc gardé, pour le titre du volume, la formulation initiale, *La sémantique et ses interfaces*, partant du principe que les chercheurs savent bien que les progrès sont cumulatifs et que rien n'est plus antiscientifique que la prétention à avoir le dernier mot. Cela dit, si chaque texte pris isolément défend, plus ou moins fortement, un point de vue

théorique, il n'en reste pas moins que la juxtaposition de ces convictions est à lire, non comme un aveu d'impuissance mais comme la marque des efforts pour tourner autour d'une notion complexe et confronter les outils, les théories, les résultats. Au vrai, les conditions mêmes du dialogue sont déjà présentes dans tous les textes, dans la mesure où non seulement ils reviennent sur des travaux antérieurs, les discutent, mais où ils soulignent quasiment tous combien il est illusoire de rendre compte des enjeux du sens sans articuler les diverses composantes des langues et sans croiser les angles d'attaque.

Le format de notre manifestation obligeait à faire des choix, et, quand bien même ce colloque aurait bénéficié de plus de temps, il n'aurait pas été possible de faire le tour de l'ensemble des questions, des écoles, des théories établies. Si la sélection des travaux présentée ici offre un aperçu de la richesse et du dynamisme des recherches en sémantique ou de préoccupations sémantiques y compris dans des paradigmes qui ne relèvent pas de la sémantique et de ses réseaux, elle est néanmoins partielle, d'une part parce que des collègues éminents n'ont pu faire coïncider leur agenda avec le nôtre, d'autre part parce que le choix, en lui-même légitime, de présenter des travaux connus et reconnus a entraîné *de facto* – vu les contraintes temporelles ou éditoriales – que ne soient pas représentées ici un certain nombre de recherches de grand intérêt. Voilà encore une autre raison, plus factuelle, pour laquelle ce volume ne prétend pas rendre compte de l'ensemble des questions relatives à *La sémantique et ses interfaces*.

L'objectif est de faire le point sur des travaux significatifs tout en les inscrivant dans une dimension épistémologique qui revient sur un certain nombre de grands cadres de référence du champ. C'est pourquoi le volume s'ouvre sur un certain nombre de problématiques épistémologiques structurantes (J. François, G. Achard-Bayle, F. Rastier), les deux premières contributions entendant montrer que cette focalisation sur des travaux de sémantique menés dans l'orbite francophone n'ignorent pas ce qui se fait ailleurs, même si cet ailleurs gagne à être mieux connu et pour partie revisité, comme y invitent J. François (pour les travaux de Heine, Kuteva, Traugott et Dasher, J. Van der Auwera ou A. Wierzbicka) et G. Achard-Bayle pour les travaux du Cercle de Prague (Daneš, Firbas, Vachek) ou ceux du courant californien (Fauconnier, Sweetser, Turner). F. Rastier

revient ensuite sur les acquis de la linguistique de corpus, dont il pose dans sa conclusion que, par ses perspectives épistémologiques, elle pourrait jouer un rôle important pour ce qu'il appelle les sciences de la culture, dans lequel il range la linguistique.

Les études de cas et leur appareil théorique, voire les réflexions plus générales sur les meilleures façons de rendre compte du sens et de ses interfaces sont ensuite abordées par un ensemble de spécialistes en partant tantôt du lexique, tantôt de la (morpho)-syntaxe voire en parcourant l'ensemble des niveaux d'organisation du sens, des mots au texte et au discours. C'est dans cet esprit que le lecteur lira plusieurs contributions de spécialistes du lexique et de la syntaxe avec celles de G. Gross, C. Schnedecker, D. Leeman, J.-C. Anscombe et, enfin, I. Novakova.

Comme on l'a dit plus haut, la sémantique n'est pas seulement le pré carré des sémanticiens, et la question des interfaces n'est pas seulement abordée par des sémanticiens, elle est aussi abordée de l'extérieur de la sémantique, dans des travaux ou des recherches en cours qui, bien que ne relevant pas directement du domaine, abordent d'une façon ou d'une autre la question sémantique, à partir de paradigmes ou d'outils plus transverses : c'est le cas du TAL (M. Valette et E. Eensoo), des sémantiques discursives énonciatives (D. Ducard), de la sémiotique (J.-M. Klinkenberg et F. Édeline), de la pragmatique (J. Moeschler) ou des travaux aux carrefours de la sémantique, de l'énonciation et de la logique (J.-P. Desclès). Ainsi, qu'on aborde la question de l'intérieur ou de l'extérieur du domaine (si tant est que la formulation de ce qui n'est même pas une dichotomie soit satisfaisante...), on vérifiera que la sémantique est, par ses interfaces, un domaine stratégique pour les SDL, susceptible de retenir l'attention bien au-delà des sémanticiens.

### Présentation des textes

**Jacques François** encourage les linguistes à sortir des cadres classiques de la sémantique linguistique « à la française » à porter leur attention sur des questionnements sémantiques actuels qui manquent de visibilité en France alors qu'ils sont généralement considérés comme importants à l'étranger. En premier lieu, il interroge la corrélation entre la catégorie morphosyntaxique V et la fonction prédicative à partir de l'examen des



conditions historiques de l'auxiliarisation, l'un des processus déposédant le verbe de sa fonction prédicative. En deuxième lieu, il s'appuie sur la cartographie sémantique diachronique pour traquer les extensions de sens génératrices de polysémie et pour penser le processus de grammaticalisation, dans la perspective de J. van der Auwera, qui permet d'en représenter la première phase de celle-ci, les extensions de sens du domaine lexical vers le domaine grammatical. En troisième lieu, il revient sur la crédibilité de la métalangue sémantique naturelle mise en œuvre par A. Wierzbicka pour mettre en correspondance l'unité supposée des ingrédients conceptuels et la diversité observée des structures sémantiques à travers les langues. Le traitement de ces deux dernières questions fait appel à une sémantique, non pas formelle, mais instrumentée (selon le terme proposé par B. Habert).

**Guy Achard-Bayle** revient sur les relations entre texte et cognition en rapprochant deux épistémologies à dominante sémantique. La linguistique textuelle, avec la tradition fonctionnaliste pragoise, articule macrosyntaxe et organisation informationnelle de l'énoncé : les notions fondamentales de thème et rhème n'ont de sens qu'en rapport avec une épistémologie « subjective » (autrement dit cognitive) de la langue actualisée, où la mémoire joue un rôle capital pour établir et/ou maintenir le lien intersubjectif dans l'interaction. La linguistique cognitive, avec des notions telles que *mental spaces*, *blending*, *conceptual integration* et *literary mind*, revendique l'articulation entre *worlds & grammar*. L'accent mis sur les *linguistic reflections* comme représentations de nos conceptualisations du ou des mondes fait le lien avec l'école précédente. L'auteur illustre cette orientation cognitive et textuelle ou discursive de la sémantique (illustrée en France par Martin et Charolles) d'abord à partir des référents évolutifs, en établissant un lien entre texte et mémoire et entre mise en texte et mémoire partagée, le genre étant capital pour déterminer le maintien ou le changement des dénominations. Ensuite, l'analyse des Si P interrogatives indirectes et conditionnelles met en rapport un degré d'intégration prédicative et la représentation d'un état mental « incertain » et comme si apparaît comme un marqueur double, comparatif et hypothétique, « entre fiction et diction ».

**François Rastier** montre que la linguistique de corpus fait ses preuves en recherche d'information, en représentation des connaissances, en analyse de sites web et qu'elle est en train de modifier les pratiques voire les théories en lettres et sciences sociales, en linguistique au premier chef. Cela engage pour elle un nouveau rapport à l'empirique. Mais comment passer de la quantité à la qualité, bref, des méthodes quantitatives aux évaluations ? Des chaînes de caractères aux formes sémantiques ? Du document numérique au texte, voire à l'œuvre ? Comment enfin articuler des critères locaux portant sur le lexique et la morphosyntaxe à des critères globaux portant sur le genre du texte, le discours dont il relève, le corpus où il prend son sens ? L'auteur souligne les problèmes philologiques et herméneutiques que pose l'étude de corpus numériques en fonction des tâches et des disciplines : typologie des genres et des discours, description de formes et de fonds sémantiques, repérage de thèmes, caractérisation et évolution de concepts, étude des corrélations entre contenu et expression. La linguistique exploitant les corpus numériques, alliant épistémologie, méthodologie, descriptions empiriques et applications, pourrait proposer aux sciences de la culture de nouvelles perspectives épistémologiques et méthodologiques, voire un projet fédérateur.

**Gaston Gross** examine le rôle et la place de la sémantique dans l'analyse linguistique. Il montre qu'il est impossible de postuler un niveau sémantique autonome, indépendant de la syntaxe et du lexique. Le sens des mots (étant donné leur polysémie) ne peut être mis en évidence que par leur environnement, qui n'est pas une donnée immédiate mais doit faire l'objet d'un calcul sur la base des propriétés des noyaux prédictifs du premier et du second ordre. À cette fin, il faut mettre au point l'ensemble des paramètres qui caractérisent les schémas d'arguments. La notion de classe d'objets permet de recenser l'ensemble des éléments lexicaux qui ont les mêmes propriétés dans une position donnée. On voit alors que le lexique, la syntaxe et la sémantique, les trois niveaux généralement séparés dans l'analyse linguistique, sont si étroitement imbriqués qu'il est impossible d'en isoler un sans constater du même coup des modifications apportées aux deux autres niveaux. Cette observation est illustrée par trois emplois du substantif regard, où l'on voit que chacune des « significa-

tions » est caractérisée par un grand nombre de propriétés spécifiques qui caractérisent chaque interprétation. Un second exemple met en jeu la notion de finalité qui montre que cette notion est prise en charge par quatre classes d'objets différentes dont la syntaxe est consubstantielle.

**Catherine Schnedecker** traite des noms d'humains comme interface entre morphologie, syntaxe et sémantique. Sa contribution tend à démontrer que les outils grammaticaux et les classements linguistiques visant à identifier et décrire les noms désignant des humains ne sont pas totalement satisfaisants car ils laissent de côté bon nombre de noms et de problèmes. Ainsi symptomatisent-ils les nombreuses difficultés que posent ces N, du fait que leur appréhension englobe tous les niveaux de l'analyse linguistique, de la morphologie à la sémantique en passant par la syntaxe. Elle examine ensuite, niveau par niveau, les points d'entrée ou les angles d'attaque délaissés par les classements existants – particulièrement à partir de la dichotomie *stage level nominals vs individual level nominals* distinguant les N qui s'appliquent temporairement ou épisodiquement à l'individu (*stage level predicates*) et ceux qui s'y appliquent indépendamment de situations particulières (*individual level predicates*) –, pour proposer, en guise de conclusion, une grille de critères et un classement alternatif, provisoires mais susceptibles de servir à des démarches ultérieures en éclairant notamment le fonctionnement de ces noms restés en marge des analyses et en montrant l'étendue et les perspectives d'analyse qu'offre cette classe de noms encore trop peu au centre des études menées en lexicologie.

**Danielle Leeman** défend une sémantique grammaticale, entendue comme celle, proprement linguistique, qui est issue de l'interprétation des formes (morphologie, syntaxe, distribution) – par opposition aux approches logiciennes, cognitives, référentielles. Elle défend le postulat que les unités et fonctionnements de la langue ne reflètent pas ceux de la réalité objective ni ceux du monde mental mais constituent un système indépendant. Sur une base référentialiste, les trois formes *tu, te, toi* (aussi bien que *je, me, moi, etc.*) sont habituellement considérées comme les variantes d'une même unité : la deuxième personne du singulier, le terme par lequel on s'adresse à un interlocuteur pour lui parler de lui-même. La position adoptée ici est, à l'inverse,

que l'on a affaire à trois unités, chacune présentant la deuxième personne d'un point de vue différent de celui des autres formes – dans la ligne de ce qu'ont soutenu J. Damourette & É. Pichon, G. Guillaume, C. Blanche-Benveniste ou P. Charaudeau. Pour vérifier la consistance de cette hypothèse, conforme au principe de naturalité généralement commun à tous les linguistes, les propriétés des trois pronoms sont comparées à tous les niveaux : phonétique, morphologique, syntaxique, distributionnel, puis interprétées ; il ressort de cette étude que les trois formes ont bien une identité sémantique différente, et, de même, que *tu* n'est pas assimilable à *je* (à la personne près).

**Jean-Claude Anscombe** explore les propriétés sémantiques aspectuelles et leur lien avec l'agentivité des noms d'action déverbaux formés à l'aide des suffixes *-age* et *-ment*. Ces suffixes ne sont pas interchangeable, chacun correspond à une vision particulière de l'évènement représenté. On peut montrer le procès sous l'angle de son déroulement, de la capacité à ou la manière de l'accomplir. Dans le premier cas, on caractérise l'action par rapport au sujet (point de vue externe). Dans le second, c'est la situation du sujet par rapport à l'action qui est caractérisée, dans la manière ou la possibilité spécifiques et constitutives qu'il a de l'accomplir (point de vue interne). Le suffixe *-ment* désigne préférentiellement des points de vue internes tandis que le suffixe *-age* désigne préférentiellement des points de vue externes. Le fonctionnement respectif de ces suffixes montre qu'une entité lexicale n'est pas une constante, mais une fonction sémantique. Elle peut comporter des variables dont l'instanciation (qui fournit la valeur sémantique définitive au niveau de l'énoncé) dépend certes du contexte, mais d'abord du cotexte, à travers la syntaxe ou encore la sémantique. C'est l'hypothèse d'une sémantique instructionnelle : la valeur sémantique d'une unité lexicale provient d'un noyau invariable de sens et de l'instanciation de variables associées.

**Iva Novakova** propose un modèle fonctionnel intégratif, tenant compte des interactions entre les niveaux sémantique, syntaxique, discursif et textuel pour l'analyse du lexique des émotions – mais pouvant s'appliquer à l'étude d'autres types de lexique – en combinant l'étude systématique de la combinatoire syntaxique et lexicale et les méthodes lexicométriques à des

corpus syntaxiquement annotés ([www.emolex.eu](http://www.emolex.eu)). Au niveau syntagmatique, les collocations d'émotion (tomber amoureux, *to find happiness* 'trouver le bonheur', *gluboko uvažat* 'respecter profondément') sont d'abord analysées à travers des dimensions sémantiques récurrentes, véhiculées par l'association entre le mot pivot et son collocatif. L'interface sémantique-syntaxe est explorée à partir de l'hypothèse selon laquelle les associations spécifiques entre le mot pivot et son collocatif, qui expriment différentes dimensions sémantiques, ont des préférences pour des constructions syntaxiques spécifiques. Au niveau phrastique, l'articulation entre les niveaux syntaxique et discursif est fondée sur les variations au sein des structures actanciennes des collocations émotionnelles corrélées aux visées discursives du locuteur. Enfin, au niveau textuel, un lien est établi entre le sémantisme des lexies d'affect et les scénarios discursifs qu'elles génèrent.

**Mathieu Valette** et **Egle Eensoo** font le point sur les enjeux de fouilles de textes auxquels est confrontée la sémantique de corpus. Le TAL applicatif ayant connu ces vingt dernières années l'essor des méthodes par apprentissage automatique et le déclin corrélé des méthodes symboliques à base de règles linguistiques formelles, les linguistes sont contraints de réévaluer leur rôle dans un contexte fortement technologique où les mathématiques dominent. Ils interviennent donc sur des tâches d'élaboration de corpus annotés qui seront ensuite traités automatiquement par des algorithmes d'apprentissage. Si l'annotation nécessite un savoir-faire et une connaissance experte le plus souvent adossés à des présupposés théoriques linguistiques, les algorithmes de la fouille de textes n'y ont pratiquement pas recours. Après cette analyse critique de la situation de la sémantique linguistique au sein du TAL applicatif, les auteurs exposent une méthodologie de fouille des textes couplant une sémantique de corpus à des méthodes par apprentissage automatique. Enfin, ils illustrent la mise en œuvre de cette méthodologie au moyen de deux tâches en fouille de textes portant sur l'analyse des sentiments (détection de textes euphoriques et dysphoriques en contexte sanitaire) et des opinions (détection de textes hostiles et non hostiles à la communauté Rom en contexte médiatique).

**Dominique Ducard** propose une analyse de *sans doute*, suivant l'appel de Benveniste, en faveur d'une translinguistique, avec l'élaboration d'une « méta-sémantique » à partir de la « sémantique de l'énonciation ». Dans le fil de la linguistique de l'énonciation développée par A. Culioli, qui vise, à travers l'étude des textes, l'activité signifiante de langage dans l'exercice de la parole et du discours, l'auteur insiste sur le rôle central de la glose, celle des sujets parlants dans le cours d'action de l'énonciation et celle du linguiste lorsqu'il raisonne sur le sens pour en capter le schématisme, là où se déploie et se déplie la signification. Il reprend à cette aune la glose élaborée par A. Culioli à propos de la séquence sans doute et la forme schématique de la notion représentée par le marqueur « doute », pour en étendre la portée en s'intéressant à un corpus de textes de la presse écrite qui thématisent et spécifient cette notion dans divers secteurs de la vie sociale. Des remarques sur la valeur référentielle du terme, les contextes d'emploi du mot, les variations formelles et sémantiques, complètent l'étude. Le commentaire métalinguistique sur les opérations et représentations sous-jacentes à la formulation d'un état cognitivo-affectif de doute conduit, en ouverture finale, à rappeler l'hypothèse interprétative du geste mental propre à l'activité de langage.

**Jean-Marie Klinkenberg** et **Francis Édeline** partent du constat que, si les théories du sens, objet de la sémantique et de la discipline sémiotique, sont nombreuses, elles n'abordent jamais la question de savoir comment et pourquoi se forme cet objet. Le progrès récent des sciences cognitives permet enfin d'aborder ce problème et de montrer que le sens est le produit du traitement des stimulus du monde extérieur par les organes percepteurs, traitement qui, de plus en plus complexe, les organise en systèmes conceptuels, puis en systèmes culturels, par définition intersubjectifs. Une telle perspective, qui sera développée dans un ouvrage à paraître <sup>6</sup>, permet de montrer que les structures linguistiques (avec, notamment, la notion de syntaxe) correspondent bien aux structures cognitives sémiogénétiques. Elle permet également d'expliquer la naissance de la fonction signique, et de rendre compte de la variété des signes, fréquemment décrite grâce à la triade peircienne indice, icône,

6. Jean-Marie Klinkenberg et Francis Édeline, *Aux sources du sens*, Bruxelles, Impressions nouvelles, 2015.

symbole. Une théorie matérialiste – et non plus idéaliste – du sens, s’inscrivant elle-même dans un cadre théorique unifié où le sens émerge du monde physique, pose la question de la naturalisation des sciences humaines, que l’on peut redouter pour des raisons méthodologiques autant qu’idéologiques. L’article esquisse quelques-unes des réponses qui seront fournies dans l’ouvrage annoncé.

**Jacques Moeschler**, suivant une perspective formaliste et cognitive de la pragmatique, revient sur la question de l’interface sémantique-pragmatique à partir des notions de présupposition et d’implicature. Traditionnellement, la présupposition a reçu une définition en termes d’implication sémantique, alors que l’implicature conversationnelle a été, dès les travaux de Grice (1975), le domaine de la pragmatique, notamment à partir de la définition de Gazdar (1979) : la pragmatique = le sens moins les conditions de vérité. Les définitions pragmatiques de la présupposition, notamment basées sur la révision des contextes et de *common background*, de même que la découverte d’un niveau de sens pragmatique vériconditionnel (explicature, implicature, ou encore processus pragmatiques primaires) ont bouleversé la frontière traditionnelle, basée sur la notion de condition de vérité, à savoir d’une vision logiciste de la sémantique. L’auteur montre où se situent les zones de frontières possibles entre sémantique et pragmatique, et surtout quelle est la fonction des différents niveaux de sens, en appui sur une approche structurée du sens et de la signification<sup>7</sup>, qui permet d’apporter des réponses nouvelles à la question de l’engagement du locuteur et de la force avec lequel un locuteur entretient les propositions qu’il communique.

**Jean-Pierre Desclés** remarque que beaucoup d’analyses linguistiques utilisent souvent des « opérateurs », sans toujours préciser leur portée, leurs relations aux différents types d’opérandes (arguments), s’ils se composent et comment, ni leur cadre logique sous-jacent. L’auteur s’appuie sur la logique combinatoire typée de Curry, qui propose un formalisme adé-

7. V. Jacques Moeschler, « Pourquoi le sens est-il structuré ? Une approche vériconditionnelle de la signification linguistique et du sens pragmatique », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, n° 30, 2012, p. 53-71 ; Jacques Moeschler, « Is a speaker-based pragmatics possible ? Or how can a hearer infer a speaker’s commitment ? », *Journal of Pragmatics*, n° 43, 2013, p. 84-97.

quat à la construction d'une sémantique des significations. Pour les théories de l'énonciation, un énoncé est décomposé en un modus et un dictum ; plus précisément, un énoncé est le résultat d'une action d'un opérateur complexe d'énonciation (modus) opérant sur un dictum. L'auteur présente des exemples de représentations de significations attachées à des opérateurs verbaux et de compositions d'opérateurs à l'intérieur du dictum (prédicats lexicaux complexes, prédicats passifs, prédicats réflexifs, prédicats moyens, prédicats impersonnels...). Il évoque aussi comment différents opérateurs de « prise en charge énonciative » se composent, dans le modus, avec des opérateurs d'aspectualisation et de modalisation, pour opérer ensuite sur le dictum et ainsi construire un énoncé dans lequel de nombreuses traces d'opérations constitutives sont identifiables. Ce faisant, il montre comment la logique « classique » (de Frege à Montague) devient un cas très particulier d'une logique plus générale, construite en interaction avec une prise en compte des données empiriques observables des systèmes sémiotiques que sont les langues naturelles.